



LUCINDA RILEY  
LES SEPT  
SŒURS

**Secrets enfouis, destins brisés...**

**« Tout simplement formidable – un livre magnifique. »**

KATHERINE WEBB



CHARLESTON

# « Déchirant, touffu, imprégné d'une atmosphère incroyablement riche. »

GRAZIA

À la mort de leur père, énigmatique milliardaire qui les a adoptées aux quatre coins du monde lorsqu'elles étaient bébés, Maia d'Aplièse et ses sœurs se retrouvent dans la maison de leur enfance, Atlantis, un magnifique château sur les bords du lac de Genève.

Pour héritage, elles reçoivent chacune un mystérieux indice qui leur permettra peut-être de percer le secret de leurs origines. La piste de Maia la conduit au-delà des océans, dans un manoir en ruines sur les collines de Rio de Janeiro, au Brésil. C'est là que son histoire a commencé... Secrets enfouis et destins brisés : ce que Maia découvre va bouleverser sa vie.

## Le roman-événement de Lucinda Riley, l'auteur aux cinq millions d'exemplaires vendus.



Née en Irlande, **Lucinda Riley** a écrit son premier livre à l'âge de 24 ans. Best-sellers du *New York Times*, ses romans – dont *La Maison de l'Orchidée*, vendu à plus de deux millions d'exemplaires – sont traduits dans 28 langues et publiés dans 38 pays. Avec cette histoire déchirante d'amour et de perte, la première d'une série de sept romans basés sur la légende de la constellation des sept sœurs, Lucinda Riley, comparée à Ken Follett, fait la démonstration de son talent comme jamais.

Traduit de l'anglais par Fabienne Duvigneau

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)



T. 1

ISBN 978-2-36812-035-4



22,50 euros  
Prix TTC France

9 782368 120354

UNE CRÉATION SUPERNOVA

Lucinda Riley

LES SEPT SŒURS  
MAiA

ROMAN

  
CHARLESTON

Titre original : *The Seven Sisters*

Copyright © Lucinda Riley, 2014

Traduit de l'anglais (Irlande) par Fabienne Duvigneau

Retrouvez toute l'actualité de l'auteur :

[www.lucindariley.com](http://www.lucindariley.com)

[www.thesevensistersseries.com](http://www.thesevensistersseries.com)

[www.facebook.com/lucindarileyauthor](https://www.facebook.com/lucindarileyauthor)

[www.twitter.com/lucindariley](https://www.twitter.com/lucindariley)

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2015

17, rue du Regard

75006 Paris - France

[contact@editionscharleston.fr](mailto:contact@editionscharleston.fr)

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-035-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

[www.facebook.com/Editions.Charleston](https://www.facebook.com/Editions.Charleston) et sur Twitter @LillyCharleston

*Pour ma fille, Izabella Rose*

« Nous sommes tous dans le caniveau, mais  
certains d'entre nous regardent les étoiles. »

Oscar Wilde

## PERSONNAGES

### **ATLANTIS**

Pa Salt – *père adoptif des sœurs (décédé)*

Marina (Ma) – *gouvernante des sœurs*

Claudia – *domestique à Atlantis*

Georg Hoffman – *avocat de Pa Salt*

Christian – *skipper*

### **LES SŒURS D'APLIÈSE**

Maia

Ally (Alcyone)

Star (Astérope)

CeCe (Célaéno)

Tiggy (Taygète)

Électra

Mérope (absente)

MAIA

JUIN 2007

Premier quartier de lune

13 ; 16 ; 21



# 1

**J**e me souviendrai toujours de l'endroit où je me trouvais et de ce que je faisais quand j'ai appris que mon père venait de mourir.

J'étais à Londres, chez Jenny, une vieille amie d'école, et je profitais du soleil de juin, assise dans son joli jardin, un roman ouvert sur les genoux, pendant qu'elle était allée chercher son petit garçon à la crèche.

Je me sentais calme, heureuse de m'être échappée pour passer quelques jours de vacances ici. J'étais en train d'admirer la clématite en boutons qui déployait ses fragiles bourgeons roses, donnant naissance à un tumulte de couleurs, lorsque mon portable a sonné. D'un coup d'œil sur l'écran, j'ai vu que c'était Marina.

— Allô, Ma, ça va ?

J'espérais que, dans ma voix, elle entendrait aussi la belle chaleur estivale.

— Maia, je...

Marina a marqué une pause, et, à cet instant, j'ai compris qu'il était arrivé quelque chose de terrible.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Maia, je ne sais pas comment te le dire, mais ton père a eu une crise cardiaque ici, à la maison, hier après-midi. Et aujourd'hui... tôt ce matin, il... est décédé.

Je suis restée silencieuse, un million de pensées disparates et ridicules me traversant l'esprit, l'une d'elles étant que Marina, pour une raison ou une autre, avait décidé de me faire une blague de mauvais goût.

— Je ne l'ai pas encore annoncé à tes sœurs, Maia. Comme tu es l'aînée, il m'a semblé que c'était toi qui devais l'apprendre

en premier... Je voulais te demander si tu préfères les appeler, ou si tu souhaites que je le fasse.

— Je...

Aucune parole cohérente ne me venait aux lèvres, tandis que je commençais à réaliser que jamais Marina, ma chère et bien-aimée Marina, la femme qui avait été pour moi la personne qui se rapprochait le plus d'une mère, ne me mentirait. Il fallait donc que ce soit vrai. Et brusquement, tout s'est effondré en moi.

— Maia, s'il te plaît, dis-moi que ça va. Oh, c'est vraiment l'appel le plus terrible que j'ai jamais eu à passer, mais j'ai pensé qu'il valait mieux me tourner vers toi... Dieu seul sait comment tes sœurs vont réagir.

C'est à ce moment que j'ai entendu la souffrance dans sa voix. J'ai compris qu'elle aussi avait besoin de parler, de partager son fardeau, d'être réconfortée.

— Bien sûr, Ma, je vais prévenir mes sœurs. Sauf que je ne suis pas certaine d'avoir toutes leurs coordonnées sur moi... Ally n'est-elle pas partie faire une régata ?

Et pendant que nous discutons de l'endroit où se trouvait chacune de mes sœurs cadettes, comme s'il fallait les réunir pour fêter un anniversaire plutôt que de pleurer la mort d'un père, la conversation a pris un tour surréaliste.

— Quand faut-il prévoir l'enterrement à ton avis ? ai-je demandé. Avec Électra à Los Angeles et Ally quelque part en mer, on ne peut certainement pas l'envisager avant la semaine prochaine, au plus tôt.

— Eh bien...

J'ai perçu l'hésitation de Marina au bout du fil.

— Le mieux serait peut-être qu'on en parle toutes les deux quand tu rentreras à la maison. Mais rien ne presse pour l'instant, Maia. Aussi, si tu préfères rester encore un peu à Londres... Il n'y a plus rien à faire pour lui ici...

La voix de Marina s'est brisée.

— Ma, je saute dans le premier avion pour Genève ! Je vais téléphoner à la compagnie aérienne et je te donnerai l'heure du vol. Entre-temps, j'essaie de contacter tout le monde.

— Je suis vraiment désolée, ma chérie, a soupiré Marina. Je sais que tu l'adorais.

— Oui...

L'étrange sérénité que j'avais ressentie pendant que nous débattions des préparatifs m'a soudain abandonnée, comme le calme avant la tempête.

— Je t'appelle plus tard quand je saurai à quelle heure j'arrive.

— Très bien. Maia, prends soin de toi. C'est un choc terrible...

J'ai raccroché. Puis, avant que les nuages noirs, dans mon cœur, ne percent et ne menacent de m'engloutir, je suis montée dans ma chambre pour téléphoner à la compagnie aérienne. Pendant que j'attendais qu'on prenne mon appel, j'ai regardé le lit dans lequel, le matin même, j'avais tout simplement ouvert les yeux sur un autre jour. Et j'ai remercié Dieu que les êtres humains n'aient pas la faculté de prévoir l'avenir.

La femme qui a répondu au bout d'un moment n'était pas très aimable et j'ai compris, tandis qu'elle me parlait de vols complets, de coûts supplémentaires et de coordonnées de carte de crédit, que mon barrage émotionnel était prêt à craquer. Finalement, une fois qu'elle m'eut alloué de mauvaise grâce une place sur le vol de seize heures pour Genève, ce qui signifiait que je devais me dépêcher de rassembler mes affaires et prendre un taxi pour Heathrow, je me suis assise sur le lit et j'ai contemplé le motif du papier peint pendant si longtemps que le dessin a commencé à danser devant mes yeux.

— Voilà, il est parti, ai-je murmuré, parti pour toujours. Je ne le reverrai plus jamais.

Je m'attendais tellement à éclater en sanglots à cause de ces paroles prononcées tout haut que j'ai été surprise qu'il ne se passe rien, et je suis restée là, immobile, hébétée, mais la tête toujours pleine de détails pratiques. À l'idée d'appeler mes sœurs – toutes les cinq –, j'étais terrifiée. Laquelle prévenir en premier ? J'ai pris en compte tout un éventail de paramètres et la réponse n'a pas tardé à s'imposer : Tiggy, bien sûr, la seconde plus jeune de la fratrie, celle dont je me sentais la plus proche.

Les doigts tremblants sur mon téléphone, j'ai fait défiler les numéros jusqu'au sien. En entendant sa messagerie vocale, j'ai bafouillé quelques mots confus lui demandant de me rappeler d'urgence. Elle se trouvait quelque part dans les Highlands, en Écosse, où elle travaillait dans un centre qui recueillait des cervidés malades.

Quant à mes autres sœurs... leurs réactions seraient diverses, en apparence du moins, allant de l'indifférence à un dramatique épanchement d'émotion.

Ne sachant pas trop de quel côté je basculerai sur l'échelle du chagrin quand je leur parlerai, j'ai choisi la lâcheté et je leur ai envoyé un texto à chacune, les priant de me contacter le plus vite possible. Je me suis ensuite dépêchée de faire mon sac et je suis descendue à la cuisine où j'ai laissé un mot à Jenny lui expliquant pourquoi j'avais dû partir.

J'ai décidé de héler un taxi dans la rue et j'ai marché d'un pas rapide le long du parc de Chelsea, comme n'importe qui, par une journée banale. Je crois que j'ai même salué quelqu'un qui promenait son chien et que je lui ai souri.

Personne ne pourrait deviner ce qui m'arrive, me suis-je dit en montant dans le taxi que j'ai réussi à arrêter sur King's Road, où le trafic était intense.

J'ai indiqué au chauffeur l'aéroport d'Heathrow.

Non, personne n'aurait pu deviner.

\* \* \*

Cinq heures plus tard, alors que le soleil descendait tranquillement sur le lac de Genève, je suis arrivée à notre ponton privé pour la dernière étape de mon voyage.

Christian m'attendait déjà dans la vedette. À son regard, j'ai compris qu'il savait.

— Comment allez-vous, mademoiselle Maia ? a-t-il demandé en m'aidant à monter à bord, ses yeux bleus pleins de compassion.

— Je suis... contente d'être ici, ai-je répondu d'une voix neutre, puis je suis allée m'asseoir à l'arrière du bateau, sur la banquette en cuir crème qui suivait la courbe de la poupe.

En temps normal, je m'installais à l'avant, à côté de Christian, pour fendre les eaux calmes pendant les vingt minutes de la traversée. Mais ce jour-là, j'avais besoin de solitude. Christian a démarré. Le soleil se reflétait sur les fenêtres des somptueuses demeures qui bordaient le lac. Souvent, en faisant ce trajet, il me semblait franchir le seuil d'un monde féerique, un univers éthéré sans aucun rapport avec la réalité.

Le monde de Pa Salt.

À l'évocation du surnom de mon père, que j'avais inventé quand j'étais enfant, des larmes m'ont picoté les yeux. Il avait toujours adoré faire de la voile et quand il revenait dans la maison du bord du lac, il sentait l'air iodé et la mer. Avec le temps, mes jeunes sœurs aussi s'étaient approprié ce surnom.

Alors que le bateau prenait de la vitesse et que le vent chaud agitait mes cheveux, je me suis remémoré des centaines d'arrivées à Atlantis, le château de Pa Salt. Situé sur un promontoire adossé à un croissant de terrain montagneux qui s'élevait en pente abrupte, il était inaccessible par la route ; on ne pouvait y accéder qu'en bateau. Les voisins les plus proches se trouvant à des kilomètres, Atlantis était un peu notre royaume privé, à l'écart du reste du monde. Tout ce qu'il renfermait était magique... comme si Pa Salt et nous, ses filles, avions vécu dans un endroit enchanté.

Nous avons toutes été choisies par Pa Salt quand nous étions bébés et adoptées aux quatre coins du monde. Pa aimait dire que nous étions ses filles « spéciales ». Il nous avait donné les noms des Pléiades, les Sept Sœurs, sa constellation préférée. Maia était la première.

Quand j'étais petite, il m'emmenait sous le dôme en verre de son observatoire, tout en haut de la maison, et me soulevait dans ses bras puissants pour que j'observe le ciel, la nuit, à travers son télescope.

— Elles sont là, me disait-il une fois qu'il avait aligné l'objectif. Regarde, Maia, regarde la belle étoile brillante dont tu portes le nom.

Et je la voyais, oh oui. J'écoutais à peine tandis qu'il me racontait les légendes à l'origine de mon nom et de ceux de mes sœurs, mais je savourais le plaisir de sentir ses bras autour de

moi, consciente de vivre un moment rare et précieux, avec mon père pour moi seule.

Quant à Marina, que j'avais longtemps prise pour ma mère – j'avais même raccourci son nom à « Ma » –, j'ai compris plus tard qu'elle n'était qu'une simple nourrice, embauchée par Pa pour s'occuper de nous lors de ses nombreuses absences. Mais évidemment, Marina était beaucoup plus que cela pour nous toutes. C'était elle qui essuyait nos larmes, qui nous grondait lorsque nous nous tenions mal à table. Elle nous a guidées sereinement durant ces années difficiles à l'issue desquelles l'enfant devient une femme.

Ma a toujours été là, et je ne l'aurais pas aimée davantage si elle m'avait donné la vie.

Pendant les trois premières années de mon enfance, il n'y avait que Marina et moi dans notre château magique sur les rives du lac. Et puis, une à une, mes sœurs ont commencé à arriver.

Normalement, Pa m'apportait un cadeau quand il rentrait de voyage. J'entendais le bateau arriver, je m'élançais sur la vaste pelouse et je courais jusqu'à la jetée pour l'accueillir. Comme tous les enfants, je voulais voir ce qu'il avait caché dans ses poches magiques. Je me souviens du jour où, après qu'il m'eut offert un ravissant renne en bois sculpté en me jurant qu'il venait du Père Noël, une femme en uniforme s'est avancée avec un paquet dans les bras. Et le paquet bougeait.

— Je t'ai rapporté un autre cadeau, Maia, le plus extraordinaire qui soit. Une petite sœur. Maintenant, tu ne seras plus seule quand je dois m'absenter.

Pa m'a souri et serrée contre lui.

Ma vie a changé ensuite. La puéricultrice que Pa avait amenée avec lui a disparu quelques semaines plus tard et Marina a pris la relève pour s'occuper de ma sœur. Je ne comprenais pas comment cette chose qui braillait, qui sentait souvent mauvais et me privait de l'attention qui m'était due pouvait être un cadeau. Jusqu'à ce matin où Alcyone – à qui on avait donné le nom de la deuxième étoile des Sept Sœurs – m'a souri, assise dans sa chaise haute.

— Elle me reconnaît ! ai-je lancé, émerveillée, à Marina qui lui donnait à manger.

— Bien sûr qu'elle te reconnaît, ma chérie. Tu es sa grande sœur, celle qu'elle admirera toute sa vie. Ce sera à toi de lui enseigner beaucoup de choses que tu sais et qu'elle ignore.

Et, en grandissant, Alcyone est devenue mon ombre, toujours sur mes talons, ce qui m'enchantait et m'agaçait tout autant. « Maia, attends-moi ! » exigeait-elle d'une voix forte en me suivant d'un pas mal assuré.

Bien qu'Ally – comme nous l'avions surnommée – ait au départ quelque peu perturbé mon existence dorée à Atlantis, je n'aurais pu souhaiter une compagne plus adorable ni plus aimable. Elle pleurait rarement, voire jamais, et ne faisait aucun de ces caprices réservés aux bambins de son âge. Avec ses boucles d'un roux doré qui tombaient en cascade et ses grands yeux bleus, Ally possédait un charme naturel auquel mon père était le premier à succomber.

Quand Pa Salt rentrait à la maison après l'un de ses longs voyages à l'étranger, je remarquais combien ses yeux s'allumaient dès qu'il la voyait. Il la regardait comme jamais il ne m'avait regardée, j'en étais sûre, moi qui étais timide et réservée alors qu'Ally débordait d'assurance.

Elle était aussi un de ces enfants qui semblait exceller dans tout – en particulier la musique et les sports nautiques. Quand Pa lui a appris à nager dans notre grande piscine, elle a aussitôt maîtrisé la technique – un vrai poisson dans l'eau –, tandis que je barbotais avec peine, redoutant à tout instant de couler.

Et puis, alors que je n'avais pas le pied marin, même à bord du *Titan*, le superbe yacht de Pa, Ally, elle, le suppliait de l'emmener sur le dériveur qu'il gardait amarré à notre jetée. Je me souviens que je m'accroupissais dans l'espace exigu de la poupe pendant que Pa et Ally s'affairaient aux commandes et que le bateau filait sur les eaux miroitantes du lac. Bref, je ne partageais aucune passion avec Pa qui aurait pu me rapprocher de lui comme ma sœur.

Ally avait étudié la musique au Conservatoire de Genève. Excellente flûtiste, elle aurait pu poursuivre une carrière dans

un orchestre professionnel, mais elle avait ensuite choisi la vie de marin à plein-temps. Elle participait régulièrement à des régates et avait représenté la Suisse à plusieurs occasions.

Ally avait presque trois ans quand Pa est arrivé un jour avec une autre sœur pour nous, à qui il a donné le nom de la troisième des Sept Sœurs, Astérope.

— Mais nous l'appellerons Star, a-t-il dit en nous souriant à Marina, Ally et moi, tandis que nous observions cette petite chose, couchée dans le couffin, qui venait agrandir notre famille.

Je prenais alors des leçons chaque matin avec un professeur particulier, aussi la venue de Star m'a-t-elle moins perturbée que celle d'Ally. Et puis, à peine six mois plus tard, un autre bébé nous a rejointes, une petite fille de douze semaines prénommée Célaéno, un nom qu'Ally a immédiatement raccourci en CeCe.

Trois mois seulement séparaient Star et CeCe et, du plus loin que je me souviens, elles ont toujours été très complices. Comme des jumelles, communiquant avec leur propre babillage, qu'elles utilisent encore aujourd'hui. Elles vivaient dans leur monde à elles dont nous étions exclues, et même à présent qu'elles ont une vingtaine d'années, rien n'a changé. CeCe, la plus jeune des deux, était toujours celle qui avait le dessus, son corps trapu et sa peau noisette contrastant avec la pâleur et la minceur de Star.

L'année suivante, un autre bébé arriva encore. Taygète – que j'ai surnommée « Tiggy » à cause de ses cheveux courts et noirs qui se dressaient sur sa toute petite tête et me faisaient penser au hérisson de la célèbre histoire de Beatrix Potter.

J'avais alors sept ans et je me suis tout de suite sentie proche de Tiggy. Elle était la plus fragile d'entre nous, affligée de toutes les maladies infantiles les unes après les autres, mais elle demeurait stoïque. Quand Pa a encore ramené à la maison une autre fillette, nommée Électra, Marina, épuisée, m'a souvent demandé de m'occuper de Tiggy qui avait continuellement la fièvre, ou toussait, et qui fut finalement déclarée asthmatique. On ne la sortait pas beaucoup dans le landau pour éviter que l'air froid et le brouillard épais de Genève ne lui fragilisent les poumons.

Électra était la benjamine et son nom lui allait à la perfection. Je m'étais maintenant habituée aux bébés et à leurs exigences, mais ma plus jeune sœur était sans aucun doute la plus difficile. Tout ce qui se rapportait à elle était « électrique » ; en un instant, elle pouvait passer d'une humeur sombre à une humeur légère et *vice versa*, de sorte que notre foyer, auparavant calme, retentissait quotidiennement de ses cris perçants. Ses caprices résonnaient dans ma conscience d'enfant et, en grandissant, sa personnalité impétueuse ne s'adoucit guère.

En secret, Ally, Tiggy et moi la surnommions « Tricky », qui signifie difficile, délicat. Il nous fallait toujours la prendre avec des gants pour ne pas déclencher un brusque changement d'humeur. Franchement, il y a eu des moments où je la détestais tellement elle perturbait notre vie à Atlantis.

Cependant, quand Électra sentait que l'une de nous avait des problèmes, elle était la première à offrir son aide et son soutien. Elle pouvait se montrer d'un égoïsme excessif, ou bien, à d'autres occasions, d'une générosité sans limite.

Après Électra, nous avons toutes attendu l'arrivée de la septième sœur. Puisque Pa nous avait donné le nom de cette constellation, sans elle, nous n'aurions pas été complètes. Nous connaissions même son nom – Mérope – et nous nous demandions à quoi elle ressemblerait. Mais une année passa, puis une autre, et une autre encore, et notre père ne rapportait toujours pas de bébé.

Je me souviens parfaitement de la conversation que j'ai eue avec lui dans son observatoire. J'avais quatorze ans et allais bientôt entrer dans ma vie de femme. Nous guettions une éclipse qui, d'après lui, signait un moment précurseur pour l'humanité.

— Pa, ai-je dit, amèneras-tu un jour notre septième sœur à la maison ?

En entendant cela, tout son corps a semblé se figer pendant quelques secondes. D'un coup, il a eu l'air de porter le poids du monde sur ses épaules. Il ne s'est pas retourné, car il se concentrait sur son télescope, mais j'ai compris instinctivement que mes paroles l'avaient bouleversé.

## LES SEPT SCEURS – MAIA

— Non, Maia, je ne la ramènerai pas. Parce que je ne l'ai jamais trouvée.

\* \* \*

Quand est apparue la haie d'épicéas qui protégeait notre maison des regards indiscrets et que j'ai vu Marina, debout sur la jetée, la mort de Pa s'est imposée à moi avec son implacable réalité : l'homme qui avait fait de nous les princesses de son royaume n'était plus là pour garder l'enchantement.

## 2

Quand je suis descendue du bateau, Marina m'a serrée tendrement dans ses bras. Puis nous sommes remontées en silence vers la maison, traversant les larges pelouses en pente douce. En juin, l'endroit était absolument magnifique. Le jardin ornementé, en pleine floraison, invitait à explorer ses allées cachées et ses grottes secrètes.

La bâtisse, construite à la fin du dix-huitième siècle dans le style Louis XV, était d'une somptueuse élégance. Haute de quatre étages, couverte d'un toit rouge à forte inclinaison et garni de tourelles à chaque angle, elle comportait de solides murs rose pâle percés de grandes fenêtres à petits carreaux. À l'intérieur, le mobilier d'une grande beauté offrait tout le confort moderne, avec des moquettes épaisses et des canapés douilletts qui vous enveloppaient et vous reconfortaient. Petites, nous dormions au dernier étage d'où l'on avait une vue superbe au-delà des arbres. Marina occupait une suite au fond du couloir.

J'ai tout de suite vu qu'elle avait l'air épuisée. Ses doux yeux marron étaient cernés par la fatigue et elle pinçait les lèvres au lieu d'y laisser s'épanouir son sourire habituel. Elle devait avoir dans les soixante-cinq ans, mais ne les paraissait pas. Grande, les traits finement dessinés, c'était une belle femme toujours vêtue avec un chic et une distinction qui trahissaient ses origines françaises. Quand j'étais enfant, elle relevait ses cheveux noirs et soyeux en un chignon souple sur la nuque.

Des milliers de questions se bousculaient dans ma tête, mais une, surtout, exigeait une réponse immédiate.

— Pourquoi ne nous as-tu pas prévenues dès que Pa a eu son infarctus ? ai-je demandé en entrant dans le salon qui donnait

sur une immense terrasse en pierre bordée de jarres remplies de capucines rouges et or.

— Maia, crois-moi, je l'ai supplié mais il me l'a interdit. Il était catégorique et je n'ai pas réussi à le faire céder.

J'ai très bien compris que si Pa refusait qu'elle nous contacte, elle n'avait pas eu le choix. Pa était le Roi et Marina se soumettait. Dans le meilleur des cas, comme sa plus fidèle courtisane et, au pire, ravalée au rang d'une servante qui devait obéir à ses ordres sans discuter.

— Où est-il maintenant ? Toujours en haut, dans sa chambre ? Devrais-je monter le voir ?

— Non, ma chérie, il n'est pas en haut. Tu ne veux pas prendre un thé avant que je t'en dise plus ?

— Honnêtement, je crois que j'ai besoin d'un gin tonic, ai-je avoué en m'asseyant lourdement sur un des immenses canapés.

— Je vais demander à Claudia de le préparer. Et je pense que, pour une fois, je vais en boire un avec toi.

Je l'ai suivie des yeux quand elle a quitté la pièce pour aller chercher Claudia. Notre domestique, une Allemande dont l'air maussade cachait un cœur d'or, était à Atlantis depuis aussi longtemps que Marina. Elle aussi adorait son maître. Je me suis soudain demandé ce qu'il adviendrait d'elle et de Marina. Et ce qu'il allait se passer à Atlantis maintenant que Pa était parti.

Cette expression paraissait incongrue à présent. Pa était tout le temps « parti » : parti quelque part, occupé à quelque chose. Aucun membre du personnel ou de sa famille n'avait la moindre idée de ce qu'il faisait vraiment pour gagner sa vie. Je lui avais posé la question un jour, quand mon amie Jenny était venue ici avec moi pendant les vacances scolaires – elle avait été visiblement sidérée de l'opulence dans laquelle nous vivions.

— Ton père doit être fabuleusement riche, avait-elle dit tout bas alors que nous débarquions du jet privé de Pa qui venait juste d'atterrir à l'aéroport de La Môle à Saint-Tropez.

Le chauffeur attendait sur l'aire de stationnement pour nous conduire au port où nous devons gagner le *Titan*, notre

magnifique yacht de dix couchettes. Comme tous les ans, nous allions faire une croisière en Méditerranée, et c'est toujours Pa qui choisissait la destination.

À l'instar de n'importe quel enfant, riche ou pauvre, qui n'a jamais connu autre chose, notre vie ne me semblait pas si extraordinaire. Nous avions toutes pris des cours avec des professeurs particuliers quand nous étions plus jeunes, et c'est seulement lorsque je suis entrée à l'internat, à l'âge de treize ans, que j'ai compris combien notre vie était différente de celle que mènent la plupart des gens.

J'avais demandé à Pa, une fois, ce qu'il faisait exactement pour procurer à sa famille tout ce luxe inimaginable.

Il m'avait regardée de cette façon mystérieuse qui lui était bien particulière et il avait souri.

— Je suis une sorte de magicien.

Il n'avait pas répondu à ma question et il n'en avait pas l'intention. En grandissant, j'ai réalisé que Pa Salt était, en effet, un formidable illusionniste et qu'il ne fallait pas se fier aux apparences.

Quand Marina est revenue dans le salon avec les deux gin tonic sur un plateau, je me suis dit qu'après trente-trois ans, j'ignorais tout de la personne qu'avait été mon père, en dehors d'Atlantis. Est-ce que j'allais finalement le découvrir ?

Marina a posé les boissons devant moi, puis a dit en levant son verre :

— À la mémoire de ton père... Que Dieu ait son âme.

— Oui, à Pa Salt. Qu'il repose en paix.

Marina a bu une grande gorgée avant de reposer le verre sur la table et de me prendre la main.

— Maia, il faut que je te dise une chose...

Elle avait les paupières lourdes, le front plissé par l'anxiété.

— Quoi donc ?

— Tu m'as demandé tout à l'heure si ton père était toujours dans la maison. La réponse est qu'il a déjà été enterré. Il souhaitait que l'enterrement ait lieu immédiatement et qu'aucune de vous ne soit présente.

Je l'ai regardée fixement comme si elle avait perdu la tête.

— Mais, Ma, il y a quelques minutes, tu m’as dit qu’il était mort tôt ce matin ! Comment est-ce possible d’organiser un enterrement si vite ? Et pourquoi ?

— Maia, ton père voulait à tout prix qu’à sa mort, on transporte son corps sur le yacht par avion. Une fois à bord, il devait être mis dans le cercueil en plomb qui était prêt depuis des années, dans la soute, et, de là, emmené au large. Naturellement, étant donné son amour pour l’eau, il souhaitait un enterrement en mer. Et il ne voulait pas faire souffrir ses filles en leur imposant d’y assister.

— Oh mon Dieu ! me suis-je exclamée, tremblant d’horreur à ces mots. Mais il savait certainement que nous voudrions lui dire au revoir ! Comment a-t-il pu faire ça ? Que vais-je dire aux autres ? Je...

— Ma très chère Maia... Toi et moi, qui sommes les doyennes dans cette maison, nous savons depuis longtemps qu’avec ton père, il était inutile de poser certaines questions. Je crois simplement, a-t-elle continué d’une voix douce, qu’il souhaitait reposer comme il avait vécu : discrètement.

— Et en maître de la situation, ai-je ajouté, prise d’une brusque colère. On pourrait penser qu’il ne faisait pas confiance à ceux qui l’aimaient !

— Peu importe ses raisons, a observé Marina. J’espère seulement qu’avec le temps, vous garderez le souvenir du père affectueux qu’il était. Ce que je sais, c’est qu’il n’y avait que ses filles qui comptaient pour lui.

— Mais laquelle d’entre nous le connaissait vraiment ? ai-je demandé, les larmes aux yeux. Un médecin est-il venu confirmer son décès ? Tu dois avoir le certificat ? Je peux le voir ?

— Le médecin m’a réclamé quelques détails personnels, lieu et date de naissance. Je lui ai répondu que je n’étais qu’une simple employée et que je n’étais pas sûre de ce genre de choses. Je l’ai mis en contact avec Georg Hoffman, l’avocat qui s’occupe des affaires de ton père.

— Mais pourquoi était-il si secret, Ma ? Dans l’avion, aujourd’hui, j’ai réalisé que je ne l’avais jamais vu recevoir de visites, ici, à Atlantis. Il est arrivé qu’à l’occasion, quand nous

étions sur le yacht, un associé vienne à bord pour une réunion dans sa cabine, mais il n'a jamais vraiment eu d'amis.

— Il voulait que sa vie familiale reste séparée de sa vie professionnelle, pour accorder toute son attention à ses filles.

— Les filles qu'il avait adoptées aux quatre coins du monde. Mais pourquoi, Ma ?

Marina s'est retournée et m'a regardée en silence. Je ne pouvais pas voir, dans ses yeux calmes et pleins de sagesse, si elle connaissait la réponse ou pas.

— Quand on est enfant, ai-je continué, on grandit en acceptant sa vie. Mais nous savons toutes les deux que c'est vraiment rare, voire carrément étrange, qu'un homme célibataire et d'un certain âge adopte six petites filles et les amène ici, en Suisse, pour vivre avec lui.

— Ton père était en effet un homme hors du commun, a acquiescé Marina. Mais donner à des orphelins dans le besoin la possibilité d'une meilleure vie, ça ne peut pas être une mauvaise chose, n'est-ce pas ? Beaucoup de gens riches adoptent des enfants.

— Sauf que, normalement, ils sont mariés, ai-je riposté. Ma, sais-tu si Pa a eu une petite amie ? Quelqu'un qu'il a aimé ? En trente-trois ans, je ne lui ai jamais connu une seule femme.

— Ma chérie, je te comprends. Ton père est parti, et soudain tu réalises que les questions que tu avais à lui poser resteront sans réponse. Mais je ne peux vraiment pas t'aider. De plus, ce n'est pas le moment, a-t-elle ajouté gentiment. Pour l'instant, nous devons célébrer ce qu'il représentait pour chacune de nous, et penser à lui comme à l'être aimant et bon qu'il a été. N'oublie pas que ton père avait plus de quatre-vingts ans. Il a eu une vie longue et épanouie.

— Mais il n'y a pas trois semaines, il naviguait sur le Laser avec l'agilité d'un homme beaucoup plus jeune. Ce n'est pas l'image de quelqu'un qui va mourir.

— Oui, et Dieu merci, il n'est pas décédé d'une mort lente comme beaucoup à son âge. C'est merveilleux que toi et tes sœurs puissiez vous souvenir de lui comme quelqu'un de robuste, heureux et en bonne santé. C'est ce qu'il aurait voulu.

— Il n'a pas souffert, n'est-ce pas ? ai-je demandé avec hésitation, sachant au fond de moi que même si cela avait été le cas, Marina ne me le dirait jamais.

— Non. Il savait ce qui l'attendait, Maia, et je crois qu'il avait fait la paix avec Dieu. Je ne pense pas qu'il avait peur de mourir.

J'ai essayé, sans succès, de trouver une consolation dans ces paroles. Mais la question que j'ai ensuite posée à Marina était presque une supplique.

— Comment annoncer à mes sœurs que Pa est parti ? Et qu'elles n'ont même pas un corps à enterrer ? Elles auront l'impression, comme moi, qu'il s'est tout simplement volatilisé.

— Ton père y a songé avant de mourir, et Georg Hoffman m'a contactée tout à l'heure. Je te promets que vous pourrez lui dire au revoir.

— Même mort, Pa continue à tout contrôler, ai-je murmuré en poussant un soupir désespéré. À propos, je leur ai laissé un message mais aucune n'a encore répondu.

— Georg Hoffman viendra ici dès que nous serons au complet. Et s'il te plaît, Maia, ne me demande pas ce qu'il va dire parce que je n'en ai pas la moindre idée. J'ai dit à Claudia de te préparer de la soupe, tu n'as sûrement rien mangé depuis ce matin. Veux-tu l'emporter au Pavillon ou est-ce que tu préfères rester ici ce soir ?

— Je prendrai la soupe ici et puis je rentrerai chez moi, si ça ne te dérange pas. J'ai besoin d'être seule, en fait.

Marina s'est avancée et m'a serrée dans ses bras.

— Bien sûr. Je comprends que ce soit un choc pour toi. Et je suis désolée qu'une fois de plus, tu doives assumer la responsabilité pour tes sœurs, mais c'est toi qu'il m'a demandé d'appeler en premier. Je ne sais pas si tu y trouves du réconfort. Bon, je crois que la soupe de Claudia nous fera du bien à toutes les deux.

Après le dîner, j'ai dit à Marina d'aller se coucher car je voyais bien qu'elle aussi était épuisée, et je l'ai embrassée en lui souhaitant bonne nuit. Puis je suis montée au dernier étage et suis entrée dans les chambres de mes sœurs. Rien n'avait changé depuis qu'elles étaient parties chacune de leur côté, et on y percevait encore leurs personnalités très différentes. Chaque fois

qu'elles revenaient, comme des colombes dans leur nid au bord de l'eau, elles n'avaient aucune envie de modifier quoi que ce soit. Moi non plus d'ailleurs.

J'ai poussé la porte de mon ancienne chambre et me suis dirigée vers l'étagère où je gardais encore mes plus précieux souvenirs d'enfance. Là, j'ai pris une vieille poupée en cire que Pa m'avait donnée quand j'étais petite. Comme toujours, il avait tissé une histoire magique autour de cette poupée, me racontant qu'elle avait appartenu à une jeune comtesse russe, mais que celle-ci l'avait abandonnée dans son palais enneigé à Moscou quand elle était devenue plus grande. Elle s'appelait Leonara, m'avait-il dit, et elle avait besoin de l'amour d'une nouvelle maman.

Après avoir remis la poupée sur l'étagère, j'ai attrapé la boîte qui contenait le cadeau que Pa m'avait donné pour mes seize ans. Je l'ai ouverte et j'ai sorti le collier qui s'y trouvait.

— C'est une pierre de lune, Maia, m'avait-il dit tandis que je regardais fixement cette étrange pierre transparente aux reflets bleutés, entourée de minuscules diamants. Elle est plus vieille que moi et elle a une histoire intéressante.

Je me souviens qu'il avait alors hésité, ne sachant pas s'il devait continuer.

— Il se peut que je te la raconte un jour, avait-il continué. Tu es un peu jeune pour ce collier maintenant, mais je pense qu'il t'ira très bien plus tard.

Pa avait raison. À l'époque, comme toutes mes amies d'école, je ne mettais que des bracelets en argent bon marché et de grosses croix qui pendaient au bout de lacets en cuir. Je n'avais jamais porté la pierre de lune et elle était restée là, oubliée sur l'étagère, depuis ce jour.

Mais je la porterai maintenant.

Devant le miroir, j'ai passé la délicate chaîne en or autour de mon cou et examiné attentivement la pierre. Peut-être était-ce le fruit de mon imagination, mais il m'a semblé qu'elle s'allumait contre ma peau. Je l'ai tournée machinalement entre mes doigts pendant que je m'approchais de la fenêtre pour admirer les lumières scintillantes du lac de Genève.

## LES SEPT SŒURS – MAIA

— Repose en paix, mon Pa Salt adoré, ai-je murmuré.

Et, avant que les souvenirs ne m’engloutissent, je me suis dépêchée de sortir de ma chambre d’enfant et de quitter la maison pour prendre l’étroit chemin jusqu’à ma demeure d’adulte, deux cents mètres plus loin.

La porte d’entrée du Pavillon n’était jamais fermée à clé ; étant donné le système de sécurité ultrasophistiqué qui protégeait notre propriété, il y avait peu de chance qu’on me vole mes quelques biens.

En entrant, j’ai vu que Claudia était déjà venue allumer les lampes du salon. Je me suis effondrée sur le canapé, envahie par un immense désespoir.

J’étais la sœur qui n’était jamais partie.

### 3

Quand mon portable a sonné à deux heures du matin, j'étais allongée sur mon lit mais je ne dormais pas. Je me demandais pourquoi je n'arrivais pas à me laisser aller et à pleurer la mort de Pa. En voyant que c'était un appel de Tiggy, j'ai été prise d'une nausée.

— Allô ?

— Maia, je suis désolée de t'appeler si tard, mais je viens juste d'écouter ton message. La réception ici est très mauvaise. Que se passe-t-il ? Tu vas bien ?

La voix légère et douce de Tiggy m'a fait chaud au cœur.

— Oui, moi, ça va, mais...

— C'est Pa Salt ?

— Oui, ai-je dit d'une voix étranglée. Comment le sais-tu ?

— Je ne le savais pas. D'ailleurs, je ne le sais toujours pas. Mais j'ai eu une drôle d'impression ce matin sur la lande. Je cherchais une des jeunes biches à laquelle on a mis une boucle d'identification il y a quelques semaines. Je l'ai trouvée morte, et tout d'un coup, j'ai pensé à Pa. Après, je me suis dit que j'étais tout simplement contrariée par la mort de la biche et je n'y ai plus prêté attention. Est-ce qu'il... ?

— Tiggy, je suis vraiment, vraiment désolée. Il est mort ce matin. Ou plutôt, hier, ai-je rectifié.

— Oh Maia, non ! Je ne peux pas le croire. Qu'est-ce qui s'est passé ? Il a eu un accident de bateau ? La dernière fois que je l'ai vu, je lui avais dit de ne plus naviguer seul sur le Laser.

— Non, il est mort ici, à la maison. Une crise cardiaque.

— Tu étais avec lui ? Il a souffert ? Je... Ça me rend malade d'imaginer que...

— Non, Tiggy, je n'étais pas là. J'étais partie quelques jours voir mon amie Jenny à Londres. En fait, ai-je ajouté, émue en y repensant, c'est Pa qui m'avait persuadée d'y aller, disant que ça me ferait du bien de m'éloigner d'Atlantis et de changer d'air.

— Oh, Maia, c'est terrible pour toi ! Tu t'absentes si rarement, et la seule fois où tu t'en vas...

— Oui.

— Tu ne crois pas qu'il le savait, n'est-ce pas ? Et qu'il a voulu t'épargner ?

Cette idée m'avait aussi traversé l'esprit, et Tiggy venait de l'exprimer à haute voix.

— Non. C'est un coup de malchance, tout simplement. Mais ne t'inquiète pas... C'est moi, plutôt, qui me fais du souci pour toi. Tu viens d'apprendre la nouvelle et j'aimerais être à tes côtés pour te serrer dans mes bras. Ça va ?

— Sincèrement, je ne sais pas, je n'ai pas encore réalisé. Il faut peut-être que j'attende d'être à la maison. Je vais essayer de prendre un avion demain. Tu l'as déjà dit aux autres ?

— Je leur ai envoyé un texto en leur demandant de me rappeler d'urgence.

— Bon, j'arrive dès que possible. Ça ne va pas être une mince affaire d'organiser l'enterrement.

Je n'ai pas eu le courage de lui annoncer que notre père avait déjà été enterré.

— J'ai hâte de te voir. Maintenant, essaie de dormir si tu peux, Tiggy. Je suis là si tu as besoin de parler, quelle que soit l'heure.

— Merci.

Le tremblement dans sa voix m'a indiqué qu'elle était au bord des larmes et commençait à réaliser.

— Maia, a-t-elle repris, tu sais qu'il n'est pas parti. L'âme ne meurt pas, elle va simplement dans un autre monde.

— Oui, j'espère que c'est vrai. Bonne nuit, Tiggy.

— Sois courageuse, Maia. À demain.

J'ai raccroché et je me suis recouchée, épuisée. J'aurais tellement aimé pouvoir partager la spiritualité fervente de Tiggy

et son espoir de vie éternelle. Mais, pour l'heure, je ne voyais aucune raison karmique qui justifiait la mort de Pa Salt.

J'avais peut-être cru, il y avait bien longtemps, en l'existence de Dieu, ou, tout au moins, en une puissance qui dépassait l'entendement. Mais ma foi n'avait guère duré.

Et je savais exactement quand je l'avais perdue.

Si seulement je pouvais réapprendre à ressentir des émotions, et cesser de me retrancher derrière une apparente froideur.

La mort de Pa aurait dû me toucher au plus profond de mon être. Au lieu de quoi, je réagissais avec un détachement qui en disait long sur la gravité de mes problèmes.

Pourtant, je n'avais aucune difficulté à reconforter les autres. Pour toutes mes sœurs, j'étais celle sur qui on pouvait compter. Maia, toujours pragmatique, toujours raisonnable et, comme le soulignait Marina, la plus « forte ».

En vérité, j'étais la plus anxieuse de toutes. Alors que mes sœurs s'étaient envolées du nid, j'étais restée, sous prétexte que Pa avait besoin de moi maintenant qu'il vieillissait. J'avais aussi invoqué une autre raison. J'exerçais un métier qui s'accomplissait dans la solitude.

Paradoxalement, compte tenu du désert qu'était ma vie privée, je passais mes journées au cœur d'un monde romantique et fictif, à traduire des romans russes et portugais.

Pa avait été le premier à remarquer mes talents. Je répétais tout comme un perroquet quand il me parlait dans une langue étrangère. En linguiste accompli, il prenait plaisir à sauter d'une langue à l'autre pour voir si je pouvais le suivre. À douze ans, j'étais trilingue français, allemand et anglais – les trois langues de la Suisse – et je me débrouillais en latin, grec, russe, italien et portugais.

Les langues me passionnaient et j'y voyais un défi qui n'avait pas de limites. Quels que soient mes progrès, je voulais toujours faire mieux et je cherchais le bon mot pendant des heures. Aussi n'avais-je eu aucun doute lorsque j'avais dû opter pour un parcours universitaire.

Mais j'avais demandé à Pa quelle langue en particulier il me conseillerait.

Il s'était tourné vers moi d'un air songeur.

— Maia, c'est ta décision, mais peut-être que tu ne devrais pas choisir celle que tu parles le mieux à présent. Ainsi, tu auras trois ou quatre ans à l'université pour en apprendre et en perfectionner une autre.

— Je ne sais vraiment pas, avais-je soupiré. Je les aime toutes. C'est pour ça que j'ai besoin de ton avis.

— Eh bien, je vais te donner un argument rationnel. Dans les trente années à venir, l'économie mondiale va basculer de façon drastique. Donc, si j'étais toi, comme tu parles déjà couramment trois des principales langues occidentales, j'élargirais mes horizons.

— La Chine et la Russie, tu veux dire ?

— Oui, et l'Inde et le Brésil aussi. Tous les pays dont les ressources sont encore inexploitées et qui ont par ailleurs des cultures fascinantes.

— C'est vrai que j'aime bien le russe, et le portugais aussi. C'est une langue très... très expressive, avais-je terminé après avoir, là encore, cherché le mot juste.

Pa avait souri, satisfait de ma réponse.

— Eh bien voilà. Pourquoi ne pas étudier les deux ? Avec tes capacités naturelles, rien de plus facile. Et je te promets, Maia, que si tu maîtrises l'une de ces langues, ou les deux, le monde t'appartiendra. Peu de gens, à l'heure actuelle, ont une vision de ce que l'avenir nous réserve. Le monde est en train de changer, et tu seras parmi l'avant-garde.

\* \* \*

J'avais la gorge sèche et je me suis levée péniblement pour aller boire un verre d'eau à la cuisine. Je me rappelais combien Pa avait espéré que ces compétences sans pareilles me lancent dans ce monde dont il attendait l'aube avec tant de certitude. À l'époque, je pensais réussir. J'étais prête à tout pour qu'il soit fier de moi.

Mais je m'étais laissée porter par la vie et n'avais pas donné suite à mes projets. Et au lieu d'élargir mes horizons, ces

diplômes m'avaient servi d'excuse pour me terrer dans la maison de mon enfance.

Mes sœurs se moquaient de mon existence de recluse quand elles abandonnaient un instant leur vie aux quatre coins du monde pour passer quelques jours avec moi. Elles me mettaient en garde : je ne rencontrerai jamais personne et je finirai vieille fille si je persistais à rester à Atlantis.

Ally m'avait sermonnée la dernière fois que je l'avais vue.

— Tu es si jolie, Maia. Tous ceux qui te croisent le disent, et tu végètes ici, toute seule. Quel dommage !

Mon physique, en effet, voilà ce qu'on remarquait en premier. D'ailleurs, on avait toujours dit « Maia, la beauté », alors qu'Ally était la meneuse, Star la diplomate, CeCe la pragmatique, Tiggy la protectrice, et Électra la boule de feu.

Restait à savoir si ces « titres » nous apporteraient le succès et le bonheur.

Certaines de mes sœurs étaient encore trop jeunes pour pouvoir répondre à cette question et je n'étais pas non plus en mesure de poser un jugement en ce qui les concernait. Quant à moi, mon titre – la beauté – avait été à l'origine du moment le plus douloureux de ma vie. J'étais tout simplement trop naïve à l'époque pour en comprendre la portée. Et maintenant, en voulant cacher cette beauté, c'est moi-même que je devais cacher.

Ces derniers temps, quand Pa venait me rendre visite au Pavillon, il me demandait souvent si j'étais heureuse.

« Bien sûr, Pa. » Ma réponse était toujours positive. Après tout, en apparence, je n'avais aucune raison de ne pas être satisfaite. Je vivais dans l'aisance, avec, à deux pas, deux personnes qui m'aimaient. Le monde, en théorie, était à moi. Je n'avais aucune attache, aucune responsabilité... et pourtant, c'était ce que je désirais le plus.

Il y avait à peine une quinzaine de jours, Pa m'avait encouragée à aller voir mon amie à Londres. Puisque la suggestion émanait de lui et que j'avais passé ma vie d'adulte avec le sentiment de le décevoir, je m'étais évidemment exécutée. J'espérais qu'ainsi, il me croirait « normale », même si je ne parvenais pas à l'être.

Je suis donc partie à Londres... et à mon retour, c'est lui qui nous avait quittées. Pour toujours.

Il était à présent quatre heures du matin. Je suis retournée m'allonger, priant que le sommeil vienne. Mais non. Mon cœur s'est mis à battre rapidement quand j'ai songé que Pa, dorénavant, ne pourrait plus me servir d'excuse pour me terroriser ici. Il faudrait peut-être vendre Atlantis. Pa ne m'avait jamais parlé de ce qu'il se passerait après sa mort. Et pour autant que je sache, il n'avait rien dit aux autres non plus.

Quelques heures plus tôt à peine, Pa était encore si présent, si puissant. Une force de la nature qui nous avait guidées d'une main ferme.

Il nous comparait à de beaux fruits dorés qui n'attendaient qu'à être cueillis. Et maintenant que la branche avait été secouée, nous étions toutes tombées, mais la poigne qui nous aurait ratrapées n'était plus là.

\* \* \*

J'ai entendu frapper et je me suis levée en titubant pour aller ouvrir. Juste avant l'aube, désespérée de ne pas réussir à m'endormir, j'avais pris un des somnifères prescrits par le médecin longtemps auparavant, ce que j'ai regretté en voyant qu'il était plus de onze heures.

Marina se tenait derrière la porte, l'air alarmé.

— Maia. Je t'ai appelée sur ton fixe et sur ton portable mais tu n'as pas répondu. Alors je suis venue voir si tout allait bien.

— Excuse-moi, j'ai pris un somnifère qui m'a assommée. Entre, ai-je dit, gênée.

— Non, je te laisse te réveiller tranquillement. Tu viendras à la maison quand tu seras prête ? Tiggy m'a appelée, elle arrive à dix-huit heures. Elle a pu joindre Star, CeCe et Électra qui sont en route. Tu as des nouvelles d'Ally ?

— Je vais regarder si elle m'a laissé un message, sinon je la rappellerai.

— Ça va ? Tu n'as pas bonne mine du tout, Maia.

— Si, si, je t'assure, Ma. J'arrive tout de suite.

J'ai refermé la porte et me suis précipitée dans la salle de bains pour m'asperger le visage d'eau froide. Quand je me suis vue dans le miroir, j'ai compris pourquoi Marina se faisait du souci. En une nuit, d'énormes cernes et des rides autour de mes yeux étaient apparus. Et mes cheveux, d'ordinaire brillants, étaient ternes et gras. Ma belle peau mate, qui se passait le plus souvent de maquillage, m'a frappée par son aspect blême et bouffi.

— Pas vraiment la beauté de la famille, ce matin, ai-je marmonné en me regardant, avant de me mettre à la recherche de mon portable.

Il y avait plusieurs appels manqués, et les réactions de mes sœurs allaient de l'incrédulité au choc. La seule qui n'avait toujours pas répondu à mon texto était Ally. Je lui ai donc laissé un nouveau message.

Dans la grande maison, j'ai trouvé Marina et Claudia qui préparaient les chambres du dernier étage. Malgré son chagrin, Marina semblait contente que ses filles reviennent au bercail. Il était rare que nous soyons toutes réunies sous le même toit. La dernière fois, c'était onze mois plus tôt, en juillet, sur le yacht de Pa, pendant une croisière dans les îles grecques. Pour Noël, nous n'étions que quatre, sans Star ni CeCe qui effectuaient un voyage en Extrême-Orient.

— J'ai demandé à Christian de prendre la vedette pour récupérer les courses que j'ai commandées, a dit Marina. Tes sœurs sont devenues tellement difficiles, avec Tiggy qui est végétalienne, et Électra... sûrement en train de suivre le dernier régime à la mode.

Ma grommelait, mais il était évident que ce chaos soudain la mettait en joie et lui rappelait l'époque où elle s'occupait de nous.

— Claudia s'est levée au petit jour pour cuisiner, mais j'ai pensé que nous devrions faire un repas simple, ce soir, pâtes-salade par exemple.

— Tu sais à quelle heure arrive Électra ? ai-je demandé en entrant dans la cuisine.

— Probablement très tard, dans la nuit. Elle a pu prendre un vol de Los Angeles à Paris d'où elle en attrapera un autre pour Genève.

LES SEPT SŒURS – MAIA

— Comment tu l’as trouvée ?

— Inconsolable.

— Et Star et CeCe ?

— CeCe s’était déjà occupée de leur voyage à toutes les deux, comme d’habitude. Je n’ai pas parlé à Star mais j’ai eu l’impression que CeCe était traumatisée. Elles sont rentrées du Vietnam il y a seulement dix jours. Mange un peu, Maia, le pain est tout chaud. Je suis sûre que tu n’as rien avalé depuis ce matin.

— Je n’ose pas imaginer dans quel état elles seront, ai-je murmuré en mordant dans la tartine que Marina venait de poser devant moi.

— Fidèles à elles-mêmes. Chacune réagira à sa façon, a répondu Marina, toujours pleine de sagesse.

— Et bien sûr, elles croient qu’elles reviennent pour l’enterrement de Pa, ai-je dit en soupirant. Même s’il s’agit d’un moment terriblement bouleversant, c’est un rite de passage. Nous aurions au moins pu célébrer sa vie, toutes ensemble, et l’enterrer comme il se doit. Et après, si possible, continuer notre vie. Mais elles vont découvrir que le corps de leur père n’est même pas ici.

— Ce qui est fait est fait, Maia, a déclaré Marina tristement.

— Et ses connaissances, ses associés ? Il faudrait au moins les prévenir.

— Georg Hoffman s’occupe de tout ça. Il m’a appelée ce matin pour savoir quand vous seriez toutes réunies. Je lui ai dit que je l’informerai dès que nous aurions contacté Ally. Il vous éclairera peut-être sur les raisons du comportement mystérieux de votre père.

— J’espère que quelqu’un pourra nous l’expliquer, ai-je marmonné d’un ton grave.

— Ça ne te dérange pas si je te laisse manger seule ? J’ai des milliers de choses à faire avant que tes sœurs arrivent.

— Bien sûr. Merci, Ma. Je ne sais pas ce qu’on deviendrait sans toi.

— Et moi sans vous, a-t-elle répliqué en me donnant une petite tape sur l’épaule avant de sortir de la cuisine.

# 4

**A** cinq heures, après avoir erré dans les jardins tout l'après-midi, puis tenté de me mettre à ma traduction pour ne plus penser à Pa, j'ai entendu la vedette. Soulagée de savoir que Tiggy était finalement arrivée et qu'enfin, je ne serais plus seule avec mes pensées, j'ai brusquement ouvert la porte et me suis précipitée pour l'accueillir.

Elle est descendue du bateau, légère et gracieuse. Quand elle était jeune, Pa lui avait souvent suggéré de prendre des cours de danse classique. Tiggy ne marchait pas, elle flottait, comme si son corps souple et svelte ne touchait pas terre. Il y avait quelque chose d'irréel chez elle, dans ses immenses yeux limpides bordés de cils épais. À cet instant, sa ressemblance avec la jeune biche fragile dont elle s'occupait si passionnément m'a frappée.

— Maia, a-t-elle dit seulement en me tendant les bras.

Nous sommes restées un moment enlacées, sans parler. Une fois notre étreinte rompue, j'ai vu qu'elle avait les yeux remplis de larmes.

— Comment vas-tu ? m'a-t-elle demandé.

— Je suis sous le choc, je n'arrive pas à réaliser... Et toi ?

— Pareil.

Nous nous sommes dirigées vers la maison en nous cramponnant l'une à autre.

Tiggy s'est arrêtée brusquement sur la terrasse et m'a fait face.

— Est-ce que Pa... ? (Elle a posé son regard sur la maison.) S'il est ici, j'ai juste besoin d'un petit moment pour me préparer avant d'aller le voir.

— Non, Tiggy. Il n'est plus dans la maison.

— Oh, il a été emmené au...

À cette pensée, sa voix s'est brisée.

— Viens, on va boire un thé et je t'expliquerai tout.

— Tu sais, j'ai essayé d'entrer en communication avec Pa, a repris Tiggy en soupirant, mais il n'y a rien, que le vide.

— Il est peut-être trop tôt pour ressentir quoi que ce soit, ai-je répondu pour essayer de la reconforter – j'étais habituée à ses idées étranges et ne voulais pas les anéantir avec mon pragmatisme rigoureux. Je n'éprouve pas grand-chose non plus, ai-je avoué en entrant dans la cuisine.

Debout devant l'évier, Claudia – il m'avait toujours semblé que Tiggy était sa préférée – s'est retournée pour la regarder et j'ai lu dans ses yeux qu'elle partageait sa peine.

— C'est affreux..., a murmuré Tiggy en l'étreignant.

Elle était la seule qui se permettait de prendre Claudia dans ses bras.

— Oui, a acquiescé Claudia. Allez au salon avec Maia. Je vous apporte le thé.

— Où est Ma ? m'a demandé Tiggy en chemin.

— En haut, elle finit de préparer les chambres. Elle voulait sûrement qu'on passe d'abord un moment ensemble, toi et moi, ai-je ajouté en m'asseyant.

— Elle était ici ? Elle était avec Pa à la fin ?

— Oui.

— Mais pourquoi ne nous a-t-elle pas contactées plus tôt ?

Pendant la demi-heure qui a suivi, tout comme Marina que j'avais bombardée de questions la veille, j'ai fait face aux interrogations de Tiggy. Je lui ai annoncé que le corps de Pa avait déjà été enterré dans un cercueil en plomb, en pleine mer. Je m'attendais à ce qu'elle soit tout aussi indignée que moi, mais elle a simplement haussé les épaules pour indiquer qu'elle comprenait.

— Il voulait retourner à l'endroit qu'il aimait, pour que son corps y repose à jamais. Et d'une certaine façon, Maia, je suis contente de ne pas l'avoir vu sans vie, parce que maintenant, je pourrai toujours me souvenir de lui tel qu'il était.

Surprise, j'ai observé ma sœur, la plus sensible de nous toutes. La nouvelle de la mort de Pa ne la touchait pas autant que je l'avais imaginé, en apparence du moins. En fait, je ne lui

avais jamais trouvé meilleure mine. Sa superbe chevelure châtain auréolait son visage et une franche lumière pétillait dans ses grands yeux noisette, où se lisaient toujours étonnement et innocence. J'espérais que les autres réagiraient tout aussi calmement devant la situation. Pour ma part, je n'en étais pas capable.

Je l'ai complimentée en exprimant mes pensées à voix haute.

— Malgré les circonstances, Tiggy, tu es incroyablement belle. On dirait que l'air de l'Écosse te va bien.

— Oh oui. Moi qui suis restée si souvent enfermée dans la maison quand j'étais petite, je me sens comme un animal qu'on a relâché dans la nature. J'adore mon travail. Pourtant, c'est dur. J'habite dans un cottage plus que rudimentaire, avec des toilettes à l'extérieur...

— Eh bien, bravo ! Alors, c'est plus valorisant que de travailler au laboratoire du zoo de Servion ?

J'admirais sincèrement chez elle cette capacité à abandonner son confort personnel pour poursuivre une passion.

— Oui, rien à voir, a répondu Tiggy, le regard radieux. C'était un super boulot, mais, franchement, je le détestais. Je n'avais pas de contact direct avec les animaux puisque je ne m'occupais que d'analyser leur ADN. Tu dois me trouver folle d'abandonner une carrière pleine d'avenir pour aller me balader dans les Highlands, jour et nuit, et mal payée en plus, mais c'est beaucoup plus enrichissant.

Elle a levé les yeux pour sourire à Claudia qui a fait une courte apparition au salon et a posé un plateau sur la table basse.

— Je ne te trouve pas folle du tout, Tiggy. Je comprends.

— En fait, j'étais parfaitement heureuse jusqu'à ton coup de fil hier soir.

— C'est parce que tu as trouvé ta vocation, ai-je dit en souriant.

— Oui, pour ça, et... pour d'autres raisons, a-t-elle avoué en rougissant légèrement. Je te raconterai plus tard. Les autres arrivent quand ?

— CeCe et Star vers sept heures, et Électra tard ce soir, ai-je répondu en servant le thé.

— Comment a réagi Électra quand tu lui as annoncé ? Non, pas la peine de répondre. J'imagine.

— C'est Ma qui lui a parlé. Je crois qu'elle pleurerait comme une madeleine.

— Normal, donc, a conclu Tiggy en sirotant son thé.

Elle a alors poussé un brusque soupir et son regard s'est assombri.

— C'est vraiment bizarre. J'ai l'impression que Pa va entrer dans la pièce d'un moment à l'autre, mais je sais que ça n'arrivera plus jamais.

— Non, plus jamais, ai-je dit tristement.

— Il y a des démarches à faire ? a-t-elle repris en se levant subitement pour aller à la fenêtre. Il me semble qu'on devrait avoir... je ne sais pas, des choses à régler.

— Non, rien. L'avocat de Pa est censé nous donner des explications quand tout le monde sera arrivé, mais pour le moment, on ne peut qu'attendre les autres, ai-je répondu, avec un haussement d'épaules, désespérée.

— Bon.

Tiggy a appuyé son front contre la vitre.

— On ne le connaissait pas vraiment, hein ? a-t-elle dit doucement.

— Non, c'est vrai.

— Maia, est-ce que je peux te poser une question ?

— Bien sûr.

— Tu ne t'es jamais demandé d'où tu viens ? Qui sont tes parents biologiques ?

— Je me suis interrogée, évidemment, mais Pa était tout pour moi. Mon père, c'était lui. Et donc, à aucun moment, je n'ai eu besoin – ou envie – de chercher plus loin.

— Tu crois que tu culpabiliserais si tu voulais en savoir plus ?

— C'est possible. Mais Pa m'a toujours suffi et je ne peux pas imaginer un parent plus aimant ou plus attentionné.

— Oui, je comprends. Vous avez toujours été très proches, tous les deux. Peut-être parce que tu étais l'aînée.

— Il t'aimait, toi aussi. Chacune d'entre nous avait une relation unique avec lui.

— Je sais bien, a répondu Tiggy d'une voix calme. Mais ça ne m'empêche pas de me demander d'où je viens. J'avais pensé en parler à Pa mais je ne voulais pas le contrarier, alors je ne l'ai pas fait. De toute façon, c'est trop tard maintenant.

Elle a étouffé un bâillement.

— Ça ne t'ennuie pas si je vais me reposer dans ma chambre ? C'est peut-être le contrecoup, ou alors parce que je n'ai pas pris un jour de congé depuis des semaines, mais je suis épuisée.

— Pas de problème. Va t'allonger, Tiggy.

Elle a traversé la pièce d'un pas léger.

— À tout à l'heure, a-t-elle dit à la porte.

— Dors bien.

Je me suis retrouvée seule de nouveau. Et aussi, curieusement, agacée. Je me faisais peut-être des idées, mais Tiggy semblait distante, encore plus que d'habitude, presque indifférente aux événements. Je n'étais pas certaine de ce que j'attendais d'elle. Après avoir tellement appréhendé les réactions de mes sœurs, j'aurais dû me réjouir qu'elle prenne si bien la nouvelle.

Ce qui me perturbait, en vérité, n'était-ce pas que chacune de mes sœurs ait fait sa vie loin de la maison de notre enfance et de Pa Salt ? Tandis que, pour moi, Pa Salt et Atlantis constituaient tout mon univers.

\* \* \*

Star et CeCe sont arrivées en bateau juste après sept heures et j'étais là pour les accueillir. CeCe, peu expansive, m'a laissée l'êtreindre brièvement.

— C'est terrible, Maia... Star est bouleversée.

— Je m'en doute, ai-je répondu en voyant Star, debout derrière sa sœur presque jumelle, encore plus pâle que de coutume. Je lui ai tendu les bras.

— Comment vas-tu ?

— Je suis accablée, a-t-elle murmuré, et sa chevelure splendide, brillante comme un clair de lune, s'est posée un instant sur mon épaule.

— Au moins, on est toutes ensemble, ai-je dit.

Star s'est écartée de moi pour se réfugier auprès de CeCe, qui l'a enveloppée d'un bras protecteur.

— Qu'est-ce qu'il y a à faire ? a demandé CeCe.

Une fois de plus, nous sommes allées nous asseoir au salon et j'ai expliqué les circonstances de la mort de Pa ainsi que son souhait d'être enterré discrètement sans qu'aucune de nous ne soit présente.

— Et son cercueil ? Qui l'a jeté à la mer ? a demandé CeCe.

Elle était la seule d'entre nous à oser se montrer si froide, si rationnelle. Non qu'elle fût insensible, je la connaissais. Elle voulait simplement tout savoir jusque dans les moindres détails.

— Je n'ai pas posé la question, à vrai dire. Sans doute un membre de l'équipage du *Titan*.

— Et ça s'est passé à quel endroit ? Près de Saint-Tropez où le yacht était amarré ? Non, ils ont dû s'éloigner au large...

CeCe exigeait vraiment qu'on lui raconte tout par le menu, et Star et moi étions mal à l'aise.

— D'après Ma, il y avait un cercueil en plomb à bord du *Titan*. Mais où exactement il a été jeté, je l'ignore, ai-je répondu, espérant mettre fin aux questions inquisitrices de CeCe.

— Et l'avocat va nous dire exactement ce que contient le testament de Pa Salt ? a-t-elle insisté.

— Oui, j'imagine.

— Il est fort possible qu'il ne nous ait rien laissé, a-t-elle dit en haussant les épaules. Il tenait absolument à ce qu'on se débrouille pour gagner notre vie, vous vous rappelez ? C'était une obsession chez lui. Ça ne m'étonnerait pas qu'il ait tout légué à une association caritative, a-t-elle ajouté.

Même si je comprenais que le manque de tact habituel de CeCe était exacerbé en ce moment et lui permettait de masquer son profond chagrin, je ne pouvais pas en supporter plus. Sans réagir à sa remarque, je me suis adressée à Star, qui, assise à côté d'elle sur le canapé, gardait le silence.

— Comment tu te sens ?

— Je...

— Elle est sous le choc, comme nous toutes, est intervenue CeCe avant que Star ne puisse répondre. Mais on va traverser ça ensemble, hein ?

Elle a tendu sa main bronzée pour l'enlacer aux doigts effilés et pâles de Star.

— C'est vraiment dommage, parce que j'avais une bonne nouvelle à annoncer à Pa.

— Laquelle ? ai-je demandé.

— J'ai été acceptée au Royal College of Art, à Londres, en septembre.

— C'est formidable, CeCe !

Je n'avais jamais très bien compris le but de ses « installations » bizarres, préférant un style d'art plus traditionnel, mais je savais qu'elle était passionnée et j'étais heureuse pour elle.

— Oui, on est contentes, pas vrai ? a-t-elle dit à l'adresse de Star.

— Oui, a répondu Star docilement – mais son visage la trahissait et j'ai vu ses lèvres trembler.

— On va s'installer à Londres. Enfin, s'il reste de l'argent une fois qu'on aura payé l'avocat de Pa.

— Franchement, CeCe, ai-je dit, à bout de patience, ce n'est pas le moment de penser à ce genre de choses.

— Je suis désolée, Maia, mais tu me connais... J'adorais Pa. C'était quelqu'un de si brillant, et il m'a toujours encouragée dans mon travail.

L'espace d'un instant, j'ai vu passer une lueur fragile, peut-être aussi de la peur, dans les yeux noisette de CeCe.

— Oui, il était unique en son genre, ai-je répondu.

— Bon. Dis donc, Star, si on allait défaire nos bagages ? a proposé CeCe. À quelle heure est le dîner, Maia ? On a un peu faim toutes les deux.

— Je vais dire à Claudia de se dépêcher. Électra ne sera pas là avant un moment et nous n'avons toujours aucune nouvelle d'Ally.

— À tout à l'heure, alors, a dit CeCe en se levant, aussitôt imitée par Star. Si je peux faire quoi que ce soit, n'hésite pas à me demander, a-t-elle ajouté.

CeCe m'a souri tristement. Malgré son manque de délicatesse, je savais qu'elle était sincère.

Un fois Star et CeCe parties, je me suis interrogée sur la relation qui unissait ma deuxième et ma troisième sœurs. J'en avais souvent parlé avec Marina et elle partageait mon inquiétude. Star avait grandi dans l'ombre de CeCe et de sa forte personnalité.

— Star semble incapable d'avoir sa propre opinion sur quoi que ce soit, avais-je remarqué maintes fois. Je n'ai aucune idée de ce qu'elle pense vraiment. Ça ne me paraît pas très sain...

Marina était de mon avis, mais quand j'en avais parlé à Pa Salt, il s'était contenté de sourire d'un air mystérieux et m'avait répondu de ne pas m'inquiéter.

— Star est un ange. Un jour, elle déploiera ses ailes, tu verras.

Cela ne m'avait pas rassurée car, si Star s'appuyait sur CeCe, il était évident qu'en dépit de l'assurance de cette dernière, elles avaient besoin l'une de l'autre. Et si Star, un jour, s'envolait comme l'avait prédit Pa, CeCe serait complètement perdue.

\* \* \*

L'atmosphère était lugubre au repas, ce soir-là. Tout, dans cette maison, nous rappelait l'ampleur de notre perte. Marina s'évertuait à nous remonter le moral, nous interrogeant à tour de rôle sur nos vies respectives, mais nos pensées revenaient sans cesse à Pa et nos yeux s'emplissaient de larmes. Au bout d'un moment, elle a fini par renoncer, et le silence est tombé.

— J'ai hâte qu'Ally arrive, a déclaré Tiggy tout à trac. Tant qu'elle ne sera pas là, nous ne saurons pas ce que Pa voulait nous dire. Sur ce, excusez-moi, mais je vais me coucher.

Elle nous a embrassées avant de quitter la pièce, suivie de CeCe et de Star quelques minutes plus tard.

— Elles sont bouleversées, a murmuré Marina, quand nous nous sommes retrouvées seules toutes les deux autour de la table. Tiggy a raison : il faut vraiment réussir à prévenir Ally pour que les choses avancent, et le plus tôt sera le mieux.

— Elle n'a pas de réception sur son portable, apparemment, ai-je dit. Tu dois être complètement épuisée, Ma. Va te coucher et j'attendrai Électra.

— Tu es sûre, ma chérie ?

— Absolument, l'ai-je assurée, sachant que Marina avait toujours trouvé ma sœur cadette difficile.

— Merci, Maia, a-t-elle dit, sans discuter.

Elle s'est levée de table et est sortie après m'avoir donné un baiser.

J'ai aidé Claudia à débarrasser, contente d'être occupée en attendant Électra. Claudia n'avait jamais été très bavarde, mais ce soir, même silencieuse, je trouvais sa compagnie réconfortante.

— Je ferme, mademoiselle Maia ? a-t-elle demandé.

— Non, vous avez eu une longue journée. Allez vous coucher, je le ferai.

— Comme vous voulez. *Gute Nacht*, a-t-elle dit en partant.

J'ai erré dans la maison, sachant qu'Électra n'arriverait pas avant au moins deux heures du matin. Comme je m'étais levé tard, exceptionnellement, je n'avais pas sommeil. Alors que j'approchais de la porte du bureau de Pa, j'ai eu envie d'entrer, poussée par le besoin de sentir sa présence. La porte était fermée à clé.

J'ai été à la fois étonnée et contrariée. Durant les longues heures qu'il y passait quand il travaillait à la maison, sa porte nous était toujours ouverte. Il m'accueillait avec un grand sourire quand il m'entendait frapper timidement, et je ne me lassais pas d'aller m'y asseoir. Cette pièce, c'était lui. Non pas les rangées d'ordinateurs sur le bureau ni l'écran au mur, prêt pour une vidéo-conférence. Je m'intéressais surtout à ses objets personnels, autant de trésors posés au hasard sur les étagères. De simples souvenirs, qu'il rapportait de ses voyages aux quatre coins du monde : entre autres, une Madone miniature dans un cadre doré qui tenait dans le creux de la main, un violon ancien, une pochette en cuir élimé et un livre, en piteux état, d'un poète anglais dont je n'avais jamais entendu parler.

Rien de rare ou de précieux à ma connaissance, seulement des choses qui avaient une valeur sentimentale pour lui. Je ne doutais pas qu'un homme tel que Pa aurait pu remplir notre demeure d'œuvres d'art inestimables et de meubles anciens s'il l'avait souhaité, mais en réalité, il se livrait très peu à ce genre

de commerce. Au contraire, j'ai toujours pensé qu'il avait horreur de ces biens qu'on dit « de valeur ». Il ridiculisait haut et fort les gens riches qui achètent des tableaux célèbres à des prix exorbitants, et m'expliquait que la plupart finissaient cachés au fond de chambres fortes pour qu'on ne les vole pas.

— L'art devrait être accessible à tous, me disait-il. C'est un cadeau de l'âme du peintre. Tout ce qu'on est obligé de dissimuler n'a aucune valeur.

Quand j'avais osé lui faire remarquer que lui-même possédait un jet privé et un yacht fabuleux, il m'avait dévisagée d'un air sévère.

— Mais, Maia, ne vois-tu pas que ce ne sont que des modes de transport ? Ils offrent un moyen pour parvenir à une fin. Et s'ils partaient en fumée demain, je pourrais les remplacer facilement. J'ai six chefs-d'œuvre, mes filles, et cela me suffit. C'est tout ce qui vaut la peine d'être gardé précieusement. Ceux qu'on aime sont irremplaçables, Maia. Tu ne l'oublieras pas, n'est-ce pas ?

Ces paroles, qui remontaient au début de mon adolescence, m'avaient marquée. Si seulement je m'en étais souvenue ensuite, peut-être auraient-elles pu m'éviter la terrible décision qui avait fait basculer ma vie.

Émotionnellement vidée, je me suis éloignée du bureau de Pa. Je ne comprenais toujours pas pourquoi il était fermé à clé et je me suis promis d'interroger Marina dès que possible. De retour au salon, j'ai contemplé une photo qui datait de quelques années. On voyait Pa, sur le *Titan*, appuyé au bastingage, entouré de ses filles. Il souriait, les traits détendus, ses cheveux épais et grisonnants balayés par la brise marine. Le soleil avait hâlé son corps encore musclé et vigoureux.

Il était beaucoup plus grand que nous toutes, à l'exception d'Électra qui mesurait plus d'un mètre quatre-vingts elle aussi.

— Mais qui étais-tu ? ai-je demandé à la photo en fronçant les sourcils.

Désœuvrée, j'ai allumé la télévision, passant d'une chaîne à une autre pour trouver les informations. Comme d'habitude, le journal s'attardait sur la guerre, la souffrance et la destruction,

et j'allais zapper quand on a annoncé que le corps de Kreeg Eszu, patron d'une immense entreprise internationale de communications, avait été découvert dans une crique sur une île grecque.

Mon cœur s'est aussitôt mis à battre la chamade, non seulement parce que mon père, tout comme Kreeg Eszu, reposait éternellement au fond de l'océan, mais aussi parce que cette nouvelle me touchait d'une autre manière.

D'après sa famille, Kreeg Eszu venait d'apprendre qu'il était atteint d'un cancer en phase terminale, et, à la suite de ce diagnostic, il avait décidé de mettre fin à ses jours. Son fils, Zed, qui travaillait avec lui depuis de nombreuses années, lui succéderait sans délai au poste de directeur général. Une photo de Zed est apparue à l'écran et j'ai fermé les yeux instinctivement.

*Mon Dieu.* Pourquoi le sort choisissait-il ce moment pour me rappeler un homme que j'essayais désespérément d'oublier depuis quatorze ans ?

Ainsi, nous avons tous les deux perdu notre père à quelques heures d'intervalle. Et les circonstances de leur décès présentaient une étrange ressemblance.

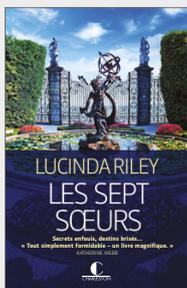
Je me suis levée pour faire les cent pas, tout en m'efforçant de me débarrasser de cette image qui le montrait encore plus beau que dans mon souvenir.

*Rappelle-toi le mal qu'il t'a fait, Maia, me suis-je dit. C'est fini, il y a des années que c'est fini. Quoi qu'il arrive, il ne faut pas raviver les mauvais souvenirs.*

Mais quand je me suis laissée tomber sur le sofa, épuisée, je savais bien que jamais je ne pourrais oublier.



Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**Les Sept Soeurs : Maia**  
Lucinda Riley



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,  
**invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

  
CHARLESTON